

TRADUIRE MICHEL TOURNIER

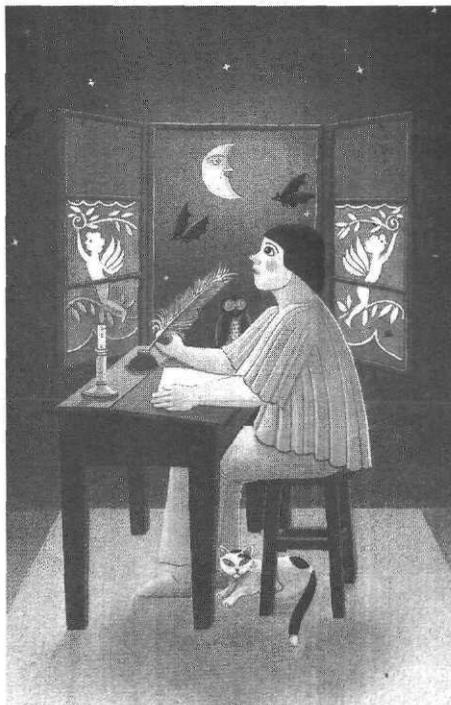
par Margaret R. Higonnet

Suite et variations sur la traduction :

*Margaret Higonnet, professeur à l'Université de Connecticut, pour
parfaire sa traduction de Pierrot ou les secrets de la nuit
a rencontré Michel Tournier.*

Un bel après-midi, j'arrive au village de Choisel en Chevreuse où habite Michel Tournier, avec une petite liste de questions dans ma poche. Depuis des mois, j'échange des lettres avec l'auteur, qui a accepté de publier dans la revue *Children's Literature** un article sur ses rencontres avec des écoliers ainsi qu'une traduction de *Pierrot ou les secrets de la nuit*. Afin de mettre la dernière main à cette traduction, il m'a invitée chez lui. Un presbytère, gris, avec des pierres moisies, des niches dans les murs, et un grand jardin calme et protégé où l'on peut prendre un verre ensemble. Demain, cet écrivain, par ailleurs homme d'affaires et d'édition fort médiatique, recevra la visite... du Président de la République. Aujourd'hui, il prend le temps d'offrir à ma petite fille de cinq ans une série de livres sur le thème de l'exploration microscopique de la nature.

Au lieu de répondre tout de suite aux questions que je lui avais envoyées, Tournier parle d'abord de la naissance de ce conte. Il



Pierrot ou les secrets de la nuit,
ill. D. Bour, Gallimard

* *Children's Literature*, (1985) Volume 13. Yale University Press. New Haven and London.

avoue qu'il avait pensé d'abord à peindre la rivalité entre deux villages qui préparent leur pain de façon différente - chez les uns la brioche, par exemple, chez les autres la baguette. Cette première conception - abandonnée - dévoile bien son projet, qui est de revaloriser les oppositions, en trouvant deux pôles positifs, ou deux goûts qui peuvent coexister et « se rencontrer aux crépuscules. » Au premier abord, la petite histoire de *Pierrot ou les secrets de la nuit* semble être tout à fait simple. Simplicité blanche de son costume de boulanger, de la langue traditionnelle des chansons, de la *Commedia dell'arte*, du binarisme jour-et-nuit. Mais pour qui veut le traduire, ce conte se révèle complexe et subtil, simplicité qui reflète les complexités de l'auteur lui-même. Quand on travaille avec un écrivain qui croit qu'un conte doit résister à l'interprétation, on trouve forcément des phrases qui résistent à la traduction.

Car chaque traduction est une réinvention en partie ; j'explique à l'écrivain les endroits où j'ai eu le sentiment de m'éloigner du texte. Pour la plupart, ces détails sont d'un type quasiment universel. C'est la poésie de la langue française qui ne peut être que transposée, certaines assonances, ou jeux de mots qui disparaissent tandis que d'autres possibilités ludiques surgissent. Le nom de *Colombine*, par exemple, en français suggère un oiseau, tandis qu'en anglais il correspond à une fleur (*aquilegia*). Tournier préfère souligner l'association avec la colombe, plutôt que la fleur. Il accepte, par contre, de jouer sur le nom de *Pouldreuzic*, qui devient *Powersnap*, un nom drôle capable d'évoquer le travail de la petite blanchisseuse. « *Noir comme un four* » doit devenir en anglais « *black as soot* ».

Tournier joue avec le son des mots, comme Arlequin qui joue avec sa palette de couleurs. Heureusement les étymologies nous permettent de trouver des équivalences en

anglais pour certains jeux de mots en français. Si Tournier trouve une série de noms en F, tels « *froid, fer, faim, folie, fantôme, faiblesse* », j'y substitue un essaim d'adjectifs tels « *frigid, foolish, feeble, famished, failing, foul, fainting* ».

En traduisant, on se rend compte très vite des différences d'ambiance, de registre, et des connotations des mots qui semblent être des équivalents exacts. Ainsi « *crépuscule* » et « *lunaire* » sont en anglais des mots très recherchés. Dire que Pierrot prépare des « *croissants* » pour les enfants serait souligner la francité d'une histoire qui se veut universelle. Malgré la diffusion récente de croissants fourrés en Amérique comme *fast food*, bien des enfants américains ne sauraient de quoi il s'agit.

Le même genre de problèmes se pose avec la chanson « *Au clair de la lune* », car si les enfants américains apprenaient autrefois cette chanson, elle est tombée de nos jours en désuétude. D'ailleurs, les jeunes américains n'apprennent guère de langue étrangère avant l'âge de douze ans, et l'étude du folklore essentielle pour l'initiation à une langue et une culture fait de moins en moins partie de leur instruction. Quelle solution ? J'ai gardé ces vers en français, en pensant que si l'on les connaissait, ce serait dans leur langue d'origine.

Le dernier type de problème que j'ai pu rencontrer est à la fois absurde et fortement politisé : c'est la question d'adaptation aux sensibilités puritaines des lecteurs américains. Le langage du corps pose des difficultés presque insurmontables dans la traduction de cet auteur, déjà controversé en français. Et ce sont ces questions-là qui ont attiré ses foudres pendant cette après-midi par ailleurs très sereine.

Dès le titre, Tournier nous avertit du côté sexuel de son histoire, dont la thématique est légèrement et spirituellement indiquée. Quand Pierrot monte sur l'échafaudage et

regarde dans la chambre de Colombine, qu'est-ce qu'il voit ? « Nous ne le saurons jamais ». Néanmoins, des suggestions, en filigrane, pourraient offenser certains lecteurs très pudiques. Ainsi Colombine rêve « dans la moite blancheur de son lit », tandis que Pierrot se promène sous la lune, chez laquelle il pense retrouver des formes d'un sein ou d'une fesse. La fesse : doit-elle devenir *buttock*, mot un peu trop rude, pas très courant, sans douceur ni attrait ? L'argot nous offre « *buns* », qui passerait bien sûr très bien dans cette histoire, mais l'effet serait à la fois vulgaire et ésotérique. Choisira-t-on plutôt l'euphémisme courant de « *bottom* » ? Même problème à la fin, quand les trois amis dévorent la grande Colombine-Pierrette modelée en brioche « *avec tous les reliefs de la vie, ses joues rondes, sa poitrine pigeon-nante et ses belles petites fesses pommées* ».

Colombine sépare les seins briochés de sa jumelle et plonge son nez avide dans l'or moelleux du décolleté qu'elle a décollé, jeu de mots intraduisible.

C'est, comme nous le dit le narrateur, une « scène extraordinaire ». Elle rayonne de significations, inondée de la « chaleur maternelle » du four et violemment parfumée de la saveur du pain. A côté des motifs freudiens, on peut y trouver la présence des thèmes favoris de Tournier, tels la vocation maternelle de l'homme, le romancier anthropophage, ou la découverte et l'acceptation de l'autre. Et c'est un moment extraordinaire dans l'histoire des contes pour enfants, car Tournier a réussi à créer un ménage à trois qui donne une illusion d'équilibre à la fin mais qui laisse la trame de l'histoire ouverte. On doit le traduire en gardant tous ces sens -



Pierrot ou les secrets de la nuit,
ill. D. Bour, Gallimard

mais on le fait au risque de ne pas trouver un éditeur américain. On pourrait penser que l'écrivain travaille à plusieurs niveaux de séduction, adressant certains signes aux sens et à l'esprit des enfants, et d'autres aux adultes, comme une bibliothèque aux étages différenciés adultes/enfants.

Mais la discussion déclenchée cette fin d'après-midi dans le presbytère de Choisel suggère autre chose. Car Tournier a très à cœur son opposition à la censure pour les enfants. S'il y a perversion dans la littérature enfantine, elle se trouve plutôt dans les ratures, les stéréotypes infantilisans et les efforts de répression que dans les images du jeune désir qui s'éveille. La liberté de la jeune personne à lire ou ne pas lire, à comprendre ou sauter les passages, comme elle veut, est fondamentale pour Tournier, qui décrit les « secrets de la nuit » dans une histoire à la portée des très jeunes. ■